On savait qui il était. On le tenait à l'œil. Toutefois, pendant les débrayages, à part ce refus du délégué, d'ailleurs signiﬁé dans la plus grande discrétion, Fred ne fut pas placé à l'écart. Il trouvait enfin cette solidarité ouvrière, cette convivialité de classe, qui seules aidaient à supporter la grisaille de la vie prolétarienne. La répétition des horaires, la répétition des gestes, les salaires dérisoires, tout cela pèserait trop lourd si de temps à autre ne s'ouvrait la clairière de la grève. La grève, c'est l’utopie. C'est le temps libre. C'est la fraternité avec les copains. Le salaire est amputé, la gène s'installe au foyer, mais pendant quelques jours, quelques semaines, dans l'atelier occupé, c'est la fête. Les machines ne produisent plus leur vacarme, les contremaîtres ne hurlent plus leurs ordres, les tapis roulats n'apportent plus les pièces à une cadence qu'il faut suivre, guettant la suivante, la suivante, toujours; l’usine devient humaine. Puisque l'on n’est plus rivé à son établi, on se rencontre. On se connaît enﬁn entre collègues. On discute. On chante. On organise soi-même ses horaires pour les piquets de grève. On participe à des meetings. On s'exprime. On parle enfin. C'est un torrent de paroles qui sort de toutes les bouches. Certains questionnaient Fred sur la Russie, puisqu’il y était allé, pourquoi on l'avait chassé? Il s'efforçait de ramener ses réponses à des choses simples, exposant son admiration pour les premiers soviets, son opposition à la bureaucratisation du Parti, au militarisme deTrotski, à l'élimination des opposants. Il disait: “Formons un soviet chez Renault, mais ne le laissons pas récupérer par la CGT. Menons notre révolution nous-mêmes. Ne nous donnons pas de nouveaux maîtres”.

 Certains lui tournèrent le dos. D'autres le qualifièrent de trotskiste; un comble! Mais il vint aussi des libertaires. La grande industrie en comptait peu, mais que ceux-ci se manifestent rassura Fred. Ils décidèrent de fonder un petit groupe, de continuer leurs réunions après la reprise du travail. Eux que l'on qualifiait d'irréalistes savaient que le plus difficile n'est pas de décider une grève, mais de préparer ce que l’on accomplira après, une fois l'enthousiasme retombé, une fois les minimes augmentations de salaire obtenues, lorsque la laideur de l'usine et la monotonie du travail à la chaîne réengourdiraient les esprits. C‘est à ce moment-là qu'on devait agir, prendre la balle au bond et la lancer plus loin, le plus loin possible, vers le plus de devenir.

Michel Ragon *La mémoire des vincus*